

UN MONUMENT SOLIDE ET SACRE

La fierté identitaire québécoise et les Canadiens de Montréal

« Hier soir, nous avons gagné »

-Un amateur, le lendemain d'une victoire

« Hier soir, ils ont perdu »

-Un amateur, le lendemain d'une défaite

Il y a de ces généralités dont on ne pourrait pas se passer, lorsque la discussion tourne autour de sport : notamment quant à la critique facile de ceux qui ne gagnent pas à tout coup. C'est pratiquement le même phénomène qui crée la contorsion syntaxique avec laquelle on décrit l'équipe dont on est partisan. La victoire génère l'attachement, si bien que l'on se sent partie prenante d'une équipe lorsqu'elle gagne (Nous). À l'opposé, l'appartenance s'efface rapidement lorsque la formation est défaite : il convient alors de parler d' « eux » à la troisième personne (Ils). Si cela vaut pour toutes les équipes de tous les sports occidentaux, il y a bien un lien particulier qui unit les Québécois, et leur histoire de résistance francophone, et l'équipe de hockey sur glace des Canadiens de Montréal. Nous constatons l'analyse suivante : il y a un lien très fort, entre les Québécois, surtout les francophones, et les hauts et les bas de l'organisation des Canadiens de Montréal, qui dépasse la simple allégeance sportive; cette force latente s'exprime peu ouvertement, mais ses paramètres forment des balises que personne ne saurait remettre en question sans engendrer de graves périls. Il en va de même de certaines règles non écrites de l'organisation des Canadiens de Montréal que pour la formulation des règles du vivre ensemble dans la communauté politique québécoise. En fait, après avoir étudié cette hypothèse, nous constatons que la force relationnelle décrite, supposément plus forte que dans tout autre sport, est en partie exagérée. En partie seulement, disons-nous, et notre démarche sera donc la suivante : montrer comment l'équipe sportive des Canadiens est intrinsèquement liée à la culture populaire québécoise. Notre analyse n'a que peu de prétentions scientifiques : elle ne s'appuie aucunement sur des données de sociologie du sport. Elle prend plutôt la forme d'un essai qui s'appuie sur quelques constats historiques et politiques. La critique est donc la bienvenue, en autant qu'elle respecte le ton sans prétention de la discussion (nous ne sommes tout de même pas en séries éliminatoires!). Par ailleurs, nous visons dans un premier lieu un public international, qui voudrait s'initier à « l'homo sporticus » dans la nation du hockey.

LES GLORIEUX

Une note sémantique sera fort importante au lecteur étranger. Classiquement, un « Canadien » est un sujet britannique francophone, les sujets anglophones étant désignés comme « British », « British Canadians », « Englishmen » et peut-être même selon leur origine « Irish » ou « Scottish ». Il nous serait difficile de situer le moment où les anglophones ont commencé à se désigner comme « Canadians ». Cependant, le lecteur aimera apprendre que le Canada n'est devenu un pays politiquement indépendant qu'en 1931 (alors qu'il ne l'a été, juridiquement, qu'en 1982). Bref, c'est probablement à la même époque que le glissement sémantique a débuté. Pendant un temps « Canadiens-français », les habitants du Québec ont commencé à se désigner « Québécois » à partir de la Révolution tranquille. Ils ont d'ailleurs élu, en 1976, le « Parti Québécois ». Aujourd'hui, l'appellation « Canadien-français » a disparu, et celle de Canadien/Canadian réfère aussi bien aux habitants du Québec qu'à ceux des autres provinces, bref à tous les habitants du pays. À savoir si les Québécois sont à l'aise avec leur identité majoritairement francophone dans un environnement continental majoritairement anglophone, il faut dire que la question a été posée plus d'une fois. En 1980 et en 1995, les Québécois ont eu à se prononcer, par référendum, sur leur volonté de réaliser la souveraineté

politique du Québec. Avec un résultat quasiment nul en 1995 (49,6% Oui, 50,4% Non), on comprend aujourd'hui, après 40 ans de militantisme actif d'un important parti souverainiste (le Parti Québécois), que les Québécois veulent le beurre et l'argent du beurre : les avantages de l'autodétermination québécoise et les avantages de participer à une entreprise démocratique prisée partout dans le monde : le Canada.

Quant à l'histoire des Canadiens de Montréal, elle est intimement liée à celle du hockey sur glace. Si ce sport a des origines hollandaises, la version moderne est apparue comme un dérivé d'un jeu d'origine iroquoise (la crosse). C'est à Montréal, vers 1875, que le hockey tel qu'on le connaît aujourd'hui est apparu. Si le Canada n'a pas beaucoup de prétentions olympiques, la gloire en hockey sur glace est un incontournable; ce sport est un sport canadien, un sport nordique qu'il faut pratiquer à la dure : avec sa tuque par les grands froids d'hiver. Le club de hockey Canadien est la plus vieille équipe de hockey encore active. Il fût fondé en 1909, avant même la Ligue nationale de hockey (LNH/NHL) dans laquelle il évolue aujourd'hui. La dynastie des Canadiens est d'une richesse incroyable dans les annales du sport, il serait long de la documenter ici. En 100 ans, les Canadiens ont remporté 24 championnats (Coupe Stanley) et ont vu évoluer en leur sein des joueurs parmi les meilleurs de l'histoire du hockey : Maurice Richard, Doug Harvey, Jean Béliveau, Guy Lafleur, Jacques Plante, Larry Robinson et Patrick Roy. À l'époque actuelle, les Canadiens ne sont plus une équipe aussi crainte qu'à d'autres époques : la dernière Coupe Stanley remonte à 1993, la dernière série de coupes aux années 70 (de 1975-76 à 1978-79). Il faut dire qu'il y a eu expansion de la LNH qui compte, en 2009, trente équipes. Aujourd'hui, les partisans montréalais scandent toujours « Go Habs, Go », en diminutif de « habitants », mis pour « Canadiens »!

UNE FIERTE BIEN QUEBÉCOISE?

Si la fierté est l'apanage d'une grande quantité de partisans d'équipes de sports professionnels, celle liée au hockey à une consonance bien canadienne. En politique canadienne, la meilleure façon de définir un Canadien, c'est de décrire ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire un Américain. Un Américain d'ailleurs, en termes sportifs, c'est un fan de baseball, de football, de course automobile, de basketball, de rodéo et, peut-être un plus loin dans la liste, de hockey. Bref, parmi le peu de choses qui appartiennent spécifiquement aux Canadiens, il y a le hockey, même s'il ne reste aujourd'hui que six équipes canadiennes dans le circuit professionnel. Par ailleurs, nous avons jusqu'ici parlé d'une fierté bien nationale en associant le Canada au hockey, tout comme on pourrait associer le Brésil au soccer ou la Belgique au vélo. Cependant, notre objectif est de parler de cette fierté nationale québécoise. Tout comme le Brésil et l'Argentine partagent la passion du foot, le Canada et le Québec partagent le hockey.

Un aparté semble tout indiqué, à ce point. Sur la note sémantique indiquée précédemment, le lecteur notera l'ironie du sort qui fait que les Québécois entonnent, à chaque match local, l'hymne national du « Ô Canada », sans que la majorité ne sentent l'anachronisme de leur attachement identitaire québécois avec leurs paroles. En cas de séparation du Québec, il s'en trouverait certains pour souhaiter que le Ô Canada devienne propriété québécoise! On ne pourrait d'ailleurs pas vraiment le leur reprocher, puisque cet hymne fût écrit en français à l'attention des Canadiens et joué publiquement pour la première fois à la St-Jean-Baptiste de 1880 (Patrimoine Canada 2009), aujourd'hui date de la fête nationale des QuébécoisEs. Il faut dire que ce ne sera pas le dernier paradoxe discursif des Québécois. Il fallait voir la conviction avec laquelle Paul Piché, chanteur indépendantiste québécois, chantait les paroles « O mon cher Canada » du poème « Un Canadien errant », lors de l'événement du Moulin à paroles, tenu en marge des célébrations du 250^e anniversaire de la bataille des Plaines d'Abraham en 2009.

Sur l'identité québécoise et les Canadiens de Montréal, on ne peut que constater certains traits communs au club et au sentiment identitaire des francophones. L'événement le plus mythique est sans aucun doute l'épisode Maurice Richard qui a été, un peu simplement il faut le dire, désigné comme le déclencheur de la Révolution tranquille. Il nous semble que l'article wikipédia à propos de Maurice Richard résume assez bien notre pensée :

« Pour les Canadiens français, Maurice Richard était un symbole qui dépassait le monde du sport. Phénomène de société, il représentait l'image du francophone dominant dans un monde anglophone. Malgré lui, ses exploits sportifs revêtaient un aspect politique pour plusieurs. Dans une société québécoise alors dominée politiquement et économiquement par des intérêts anglophones, à une époque aujourd'hui appelée la Grande Noirceur, il apparaissait aux yeux de beaucoup comme un symbole de réussite et de revanche. Discret et timide en dehors de la patinoire, il a toujours affirmé n'être qu'un joueur de hockey qui s'efforçait de faire de son mieux à chaque partie et qui ne jouait au hockey que pour l'amour de ce sport. Fougueux et têtu sur la patinoire, quelques-uns de ses gestes lui ont valu des amendes de la part de la direction de la ligue, que ses partisans s'empressaient de payer au moyen de collectes. »¹

En mars 1955, Richard, en pleine bagarre avec un joueur adverse, frappa un juge de ligne qui le retenait alors même qu'il se faisait frapper par le joueur des Bruins de Boston. Il fut sanctionné pour ce coup, à raison d'une suspension pour les trois parties du reste de la saison, ainsi que pour toutes les séries éliminatoires. Les Canadiens luttèrent alors pour la première place du classement. Les partisans francophones trouvèrent la punition fort injuste : encore un Canadien-français soumis aux dictats des élites anglophones (qui dirigeaient la LNH et contrôlaient largement l'économie québécoise). Quatre jours plus tard, lors de la partie subséquente, des énormes émeutes éclatèrent autour de l'aréna, si bien que la partie fut annulée après une période de jeu. Plusieurs ont interprété ces événements comme l'étincelle d'un soulèvement (la Révolution tranquille) qui allait mettre fin à la soumission économique et linguistique des francophones.

Si aucun autre événement n'a eu une telle ampleur, l'équipe a toujours eu en son sein nombre d'étoiles francophones : des joueurs, des capitaines, des entraîneurs, des directeurs généraux. Des Québécois ont aussi été propriétaires de l'équipe, mais ils appartiennent pour la plupart à l'élite économique anglophone, comme les Bronfman et les Molson. Nous y reviendrons. On retient assez facilement la présence des joueurs francophones, qui s'adressent en français aux médias, et auxquels les partisans d'identifient plus facilement. Ce qu'il y a de mythique, ce fût aussi la courte période (par rapport à la longévité du club Canadiens), mais intense rivalité entre Montréal et Québec, entre les Canadiens et l'équipe des Nordiques (dans la LNH entre 1979 et 1995). On discute encore aujourd'hui à la radio et à la télévision du célèbre Vendredi Saint de 1984, match épique de la série éliminatoire entre les deux équipes. L'affrontement a tellement tourné au vinaigre, plus de 250 minutes de pénalités furent distribuées après des mêlées générales. Si les Canadiens ont remporté la série, ce haut fait de la rivalité traîne encore le personnage de « Bergy », Michel Bergeron, ex-entraîneur des Nordiques, 25 ans plus tard. Cela tient de la religion du hockey, surtout une fin de semaine de la résurrection du Christ, qui met en vedette la Sainte-Flanelle (autre surnom du club Canadiens).

Depuis le nouveau millénaire, le visage du Canadien sur la glace a beaucoup changé (comme dans les autres équipes d'ailleurs). Il ne reste, au début de la saison 2009, que trois joueurs québécois dans l'alignement. Cela fait jaser dans les lignes ouvertes, où on se dit souvent qu'une équipe francophone, sans avoir plus de talent, aurait du « cœur à l'ouvrage », mettrait plus d'efforts, et obtiendrait plus de résultats. Évidemment, comme dans la question de l'indépendance québécoise, mis devant la possibilité d'avoir une équipe uniquement composée de Québécois, les partisans seraient sans doute fort ambivalents. Comme il est facile de le faire pour les problèmes de la fédération canadienne, il faut bien quelqu'un venu d'ailleurs, qui ne comprend pas la langue et sur qui on peut faire porter le blâme des échecs! Par contre, on ne peut pas nier que les Québécois aient aujourd'hui une plus grande ouverture à l'appartenance commune avec des gens d'origine diverses. Il en est pour le hockey comme pour la société québécoise, qui compte maintenant environ 10% de gens pour qui la langue maternelle n'est ni le français ni l'anglais. Encore faut-il que ces joueurs/immigrants soient des cas d'intégrations réussis. Les Québécois ne sont racistes que conditionnellement. Il n'y a pas de problèmes avec les bons immigrants (Saku Koivu, Alex Kovalev ou Andrei Markov), mais une réticence aux mauvais exemples (Rizzutto, criminel italo-canadien notoire, Charkaoui, soupçonné de préparer des activités de terrorisme, et Jaziri, imam militant aux positions controversées). Bref, il peut bien y avoir moins de hockeyeurs d'origine québécoise, tant qu'il reste un

¹ Wikipédia, 2009, en ligne, Url: http://fr.wikipedia.org/wiki/Maurice_Richard , consulté le 9/10/2009

noyau. Par contre, le jour où les Canadiens n'auront plus de Québécois dans leurs rangs, les réseaux de télévision vont se mettre à diffuser les parties du Lightning de Tampa Bay, où évoluent Vincent Lecavalier et Martin St-Louis.

Phénomène de société, enjeu politique, religiosité, représentativité nationale, autant de facettes qui entourent l'histoire des Canadiens. C'est que le hockey, c'est de la culture! Avant de plonger dans cette question, étudions les balises invisibles qui entourent les Canadiens. À la façon de l'identité québécoise, acharnée, mais paisible, réformatrice plus que révolutionnaire, le club de hockey Canadiens possède une vaste autonomie, mais si l'on s'avise de toucher aux cordes sensibles des Québécois (Bouchard 1980), il y a danger de soulèvement partisan! Parmi celles-ci, on retrouve la loi non-écrite, mais largement médiatisée, de l'entraîneur qui s'exprime en français. Alors que tout le monde sait que cela n'a rien à voir avec sa tâche derrière le banc, il est de mise d'avoir un entraîneur francophone, d'autant plus qu'il y en a, à l'heure actuelle, plusieurs de qualité. C'est comme si la tâche de relations publiques faisait partie du cœur de l'ouvrage du coach. L'autre règle, c'est celle de la présence de joueurs francophones, telle que nous l'avons déjà évoquée. En fait, il est difficile de voir l'étendue de celle-ci, car elle n'a jamais vraiment été brisée. Si on s'en approche dangereusement en 2009 (trois Québécois), cela permet surtout la levée de boucliers de ceux qui contestent les pauvres performances du club. Seul un changement de cap quant à la tendance décroissante de la présence des Québécois dans l'équipe permettra de vérifier à quel point cette règle est une condition sine qua non de la fierté mise dans le club par les partisans.

Par ailleurs, quelle beauté politique que de voir la dernière campagne publicitaire du club de hockey. Après plusieurs nouvelles acquisitions fort multiculturelles (tout comme une des images politiques du Canada depuis les années 1970) : Cammalleri, un Italo-Juif-Canadien, Gomez, un Mexico-Colombien d'Alaska, et Lapierre, un Québécois francophone, apparaissent sur plusieurs panneaux d'affichage dans la région métropolitaine. Le joueur vedette y est photographié, devant rideau rouge et on indique : « Je suis Gomez. Nous sommes Canadiens ». Il n'y manquait pas beaucoup d'ingrédients pour que ce soit là une publicité du Parti libéral du Canada. « Je suis Ignatieff. Nous sommes Canadiens ». Ça fonctionne bien, non, surtout que Canadien (la nationalité) est facilement un synonyme de libéral?

Faut-il y voir là un nouvel assaut fédéraliste vers l'unité nationale et l'oubli de la règle non écrite de la présence de francophones? Ce serait un peu forcer la note, mais notons quand même que dans le club Canadiens, comme dans l'ensemble de la société québécoise, la question de la discrimination positive à l'égard de la langue française est une chasse gardée à laquelle ne s'attaque pas qui veut (même la Cour Suprême l'a fait à la fin des années 1980, grâce d'ailleurs à un habile médiateur politique en la personne de Robert Bourassa, qui perdit néanmoins sa députation anglophone dans l'exercice de compromis concernant les dispositions linguistiques de la loi sur l'affichage commercial).

Malgré l'existence de ces balises, de ces liens forts entre la mémoire collective et le club de hockey Canadiens, cela ne suffit pas à dire que la relation spirituelle entre les deux est plus forte que dans n'importe quelle autre discipline. De plus, le lien avec la francophonie québécoise ne recouvre que partiellement la fierté montréalaise.

Si les comparaisons entre le club de hockey et le combat historique des francophones sont nombreuses, il faudrait éviter les conclusions rapides. Car, bien sûr, la ville de Montréal porte fièrement, à l'époque contemporaine comme dans une majeure partie de son histoire, son caractère bilingue, avec des habitants de deux cultures. Ce qui signifie que les anglophones de la ville sont également de chauds partisans du club Canadien, dont l'histoire, liée à Montréal, a 100 ans! Peut-être ne se posent-ils pas avec la même acuité la question de la présence de joueurs québécois, mais cela n'empêche pas qu'ils soient fiers de leur club.

Cela ne signifie pas non plus, à l'opposé, que l'attachement à l'équipe sportive soit de nature similaire avec celle d'autres équipes d'autres sports dans d'autres villes! L'histoire du club Canadiens, vieille de 100 ans, ne peut faire autrement qu'avoir une certaine résonance avec la culture québécoise.

HOCKEY ET CULTURE

La culture québécoise et le hockey : la première chose qui vient en tête, c'est la longue présence de la Soirée du hockey, présentée à Radio-Canada. De 1952 à 2004, sur les ondes de la seule télévision publique pancanadienne, la soirée du hockey a retransmis, tous les samedis soirs de la saison, les parties du club. En soi, il s'agit d'une des plus grandes longévités télévisuelles en Amérique. Il s'agit d'une rencontre hebdomadaire publique, à laquelle deux ou trois générations, jusqu'à la mienne, ont assisté. Pour revenir à la question de la religiosité, c'est un peu comme si, exactement à l'époque où la chape de l'Église a connu un retrait massif de la vie sociétale québécoise, la télévision l'avait remplacée, et la soirée du hockey était devenu la messe hebdomadaire.

Cette soirée du hockey est à la fois un rendez-vous convivial par excellence, et sa longévité lui confère une valeur historique et culturelle incontournable. Les aléas d'une saison du Canadien sont par ailleurs un sujet de discussion incontournable dans les chaumières québécoises. De plus, on peut dire que le développement de l'économie de marché, du marketing et de la publicité, à l'époque actuelle, ne peut que conforter les consommateurs dans leurs identifications, commerciales il va sans dire, à la marque Canadiens. Le branding permet la multiplication des symboles visuels reliés au club Canadiens, que ce soit les maillots, les drapeaux et fanions ou simplement les logos.

Finalement, la question climatique nordique est intrinsèquement liée à l'amour du hockey en général. C'est que ce sport, bien plus que les autres sports d'équipe a une condition bien particulière : celle de se jouer sur une surface dont la température ne dépasse pas zéro degré Celsius. Si ce n'était de la technologie actuelle, il n'y aurait pas que la glace qui soit sous le point de congélation. Le fait que ce sport nordique soit un sport hivernal le rend indissociable d'une certaine témérité à affronter le froid. Il a donc une valeur culturelle particulière qui ne peuvent pas partager les nations qui habitent sous des latitudes plus clémentes. Le lecteur averti notera également que ce ne sont pas tous les Québécois qui ont l'endurance nécessaire à pousser un vulgaire palet sur une surface glissante par une température infernale. Cependant, pour ceux-là, l'hiver est une excellente saison pour regarder, bien au chaud, la télévision et, pourquoi pas, une partie de hockey! Bref, tous peuvent partager leur amour du hockey, à leur façon.

En conclusion, si on ne peut pas dire que le lien entre les Québécois francophones et le club de hockey Canadien est unique comme il n'en existe pas d'autres, il y a certainement un attachement particulier qu'un individu étranger à la culture québécoise ne peut pas expérimenter ailleurs. Le hockey est lié à la culture du Nord, que bien sûr les citoyens canadiens partagent avec les Québécois en général, mais il y a aussi ce lien fort entre la présence francophone dans l'équipe Canadiens et la lutte québécoise pour la survie du français en Amérique. C'est un lien dont personne ne connaît les réelles balises, mais qui est périodiquement invoqué. Il a sans aucun doute un poids réel, qui rend si fier les partisans et qui assure un bel avenir à l'équipe, tant que les dirigeants feront confiance au poulx des partisans.

BIBLIOGRAPHIE

Jacques Bouchard, 1980, *Les 36 cordes sensibles des Québécois*, Éditions Héritage.

Patrimoine Canadien, 2009, en ligne, URL: <http://www.pch.gc.ca/pgm/ceem-cced/symb1/anthem-fra.cfm#a14>, consulté le 09/10/2009.

Wikipédia, 2009, en ligne, URL: http://fr.wikipedia.org/wiki/Maurice_Richard, consulté le 9/10/2009